

De l'exclusion à la mondialisation ou le triomphe des non-dits

Conférence du Docteur Xavier Emmanuelli
au centre Saint Louis de France,
Vatican, novembre 2000

Il peut sans doute sembler audacieux de rapprocher ces deux termes : "exclusion" et "mondialisation", et plus encore de les lier par des rapports de causalité, mais l'expérience acquise au cours de ma vie professionnelle et tout au long de mes engagements à MSF d'abord mais également au SAMUSOCIAL de Paris et au SAMUSOCIAL International, me permet de mettre en évidence une coïncidence entre ces deux phénomènes.

C'est donc un regard personnel que je me permets de restituer et je ne prétends pas détenir une vérité quelconque. Mais Exclusion et Mondialisation me semblent être, à l'instar des poupées russes, des concepts qui s'emboîtent l'un dans l'autre ; la mondialisation recouvrant tous les phénomènes d'exclusion, ou que j'identifie comme tels, et sous réserve que l'on m'en fournisse les preuves contraires, j'affirme qu'il y a plus qu'une coïncidence dans la co-existence simultanée des deux termes. Il y a pour moi une relation de cause à effet. Mais bien entendu, il faut que j'éclaircisse ce que recouvrent les mots, car la sémantique est extrêmement importante si l'on veut épiloguer sur les termes dont on se sert pour désigner ces manifestations sociales. L'exclusion est un terme qui est apparu au grand public dans les années 70, en particulier grâce à René Lenoir, Président de l'UNIOPS, qui a décrit dans "un français sur dix" les exclus de l'économie et du champs social, il désignait ainsi les handicapés physiques, psychiques et les vieux. Mais, depuis, le terme est en quelque sorte tombé dans le domaine public et il sert à recouvrir bien des situations, des sans domiciles fixes (SDF) aux sans papiers. Il sert surtout à désigner les chômeurs ou les jeunes sans emploi : les exclus économiques.

Ce mot d'exclusion n'a donc pas de signification très précise car il englobe trop de situations différentes, et si l'on peut comprendre intuitivement ce que veut dire Exclusion, on ne saurait préciser ce que l'on entendrait par son contraire **Inclusion**, mot inusité signifiant cadrage social, à tel point que le terme consacré est "**Insertion**", "Sertir dedans". Lorsque l'on cherche à entamer une action pour mettre dans l'échange économique ceux qui en sont privés, on préfère d'ailleurs employer le mot de **Ré-insertion** pour mettre en évidence ce mécanisme de perte et de ré-acquisition de statut social.

Notre culture, toute entière façonnée par la révolution industrielle et la production, considère l'insertion comme le fait d'avoir un travail stable et régulier qui permet de produire des objets ou des valeurs, afin de dégager une richesse pour la société bien sûr, mais d'abord pour le travailleur. La perte ou l'absence de travail paraît être, à l'évidence, le facteur primordial de l'exclusion.

L'Exclusion signifie donc pour une majorité de gens (travailleurs sociaux, sociologues, syndicalistes, politiques ou tout simplement l'opinion publique), la perte plus ou moins irrémédiable de l'emploi ou simplement l'absence de travail, ou même les défauts de culture, de formation ou de connaissances permettant d'acquérir les outils nécessaires à l'obtention d'un travail ; on se sert parfois à ce propos, d'un néologisme, "l'employabilité".

Mais si, dans un grand nombre de situations, cela s'avère être une approximation acceptable, il faut se garder de confondre exclusion et chômage, exclusion et misère ; car les exclus d'aujourd'hui ne sont pas les pauvres d'hier, et les exclus de notre temps ne sont pas seulement des chômeurs et des "sans" travail, ils sont porteurs de malheurs infiniment plus complexes, surnois et perniciox. Ce serait une grave erreur de compréhension que de réduire les exclus à de simples chômeurs, car cela induit des préconisations politiques et sociales qui ne vont en aucune façon résoudre leurs problèmes.

Et d'abord, il faut se convaincre que les "exclus" ne forment pas une classe homogène qui se présenterait comme une sorte de Lumpen-prolétariat ; sorte de sous classe ouvrière sans cesse exploitée et exploitable, mais sans conscience de classe, jouant même par sa résignation, contre la classe ouvrière à laquelle elle serait rattachée en acceptant des conditions de travail totalement indignes, se démarquant ainsi de saur classe d'appartenance.

L'exclusion n'est pas une classe, l'exclusion n'est pas l'exploitation (de l'homme par l'homme) et ne résulte pas d'un mécanisme pervers de la production capitaliste qui jetterait dans leur misérable condition toute une catégorie d'individus.

Il serait absurde de défiler dans la rue avec des pancartes frappées du slogan "non à l'exclusion" car il n'y a en face aucun interlocuteur identifiable responsable de cet état de fait, puisque le phénomène est un phénomène de société, culturel, et il concerne chacun d'entre nous.

Pourtant la sémantique, toujours, pourrait nous y inciter : n'a t-on pas forgé (création du Père Wrezinsky à la fin des années 70) le terme de **quart monde** pour désigner cette foule misérable hors des échanges économiques, autrement dit, les exclus ?

Le terme "quart monde" a été fondé par analogie au tiers monde, création d'Alfred Sauvy reprise par le géographe Yves Lacoste dans les années 50, dans un article de France observateur, pour désigner l'aliénation de pays "tiers" ne référant ni au monde occidental ni au bloc soviétique, sur lequel viendra se plaquer le concept développé à Bandung, des pays "non alignés" et lointains. De proche en proche, on est passé du concept de "tiers monde", pays grouillants d'une immense population misérable et aliénée, comme pouvait l'être sous l'ancien régime en France le tiers-Etat, au mot "quart monde". Celui-ci ramenait sous nos yeux dans le monde occidental développé, un peuple aussi aliéné, aussi nombreux et aussi pauvre, mais qui portait dans nos pays la même détresse, celle de ne pouvoir se sortir de la misère, car sacrifié sur l'autel de l'Economie triomphante.

Lorsque j'exerçai la médecine à l'hôpital de Nanterre, je recevais à ma consultation quotidiennement des hommes extrêmement désocialisés, que l'on appelait aussi les clochards

ou SDF, et qui avaient été ramassés au cours d'incessantes et tragiques noria, par des autobus de la police, dans les rues et dans le métro.

Ils avaient été ramassés, ou plutôt raflés en toute légalité, sans leur consentement, car on estimait que n'avait pas son libre arbitre cette frange de population considérée comme délinquante (délit de vagabondage, délit de mendicité).

Et on nous les amenait après un long périple ponctué d'arrêts pour remplir les autobus de la BAPSA (Brigade d'Assistance pour Personnes Sans Abri). Ceux-ci se présentaient comme de grands véhicules bleus aux vitres teintées pour que l'on ne voit pas l'intérieur, sans toilettes évidemment, et qui allaient de station en station, d'un terrain "giboyeux" à un autre : Maubert, les Halles, les Portes de Paris, les gares et les places publiques, les stations de métro bien entendu, pour ramasser d'autres personnes en perdition. Ils les conduisaient hors de Paris, à Nanterre précisément où j'exerçais et qui était un dépôt de mendicité, une ancienne prison pour ce genre de délinquants. On avait créé une consultation spécifique en ce lieu qui abritait aussi un hôpital intercommunal, un Centre d'hébergement et de réinsertion sociale et, bien sûr, cette prison. Ils dégringolaient des véhicules en grappes avinées et puantes, sous les coups, puis il subissaient une douche collective, pouvaient prendre un repas, s'ils arrivaient aux heures de repas et, s'ils arrivaient le soir, ils étaient dirigés vers un immonde dortoir pour repartir le lendemain. Tandis que l'on étuvaient leurs habits (ils attendaient dans des pyjamas de toile, la fin des opérations), les autobus, une fois désinfectés, repartaient sur Paris, non pas à vide, mais avec la fournée précédente, ainsi traitée, qui était égrenée dans les rues.

Quand on prend les gens de force, c'est pour les conduire dans des endroits de force ; ils étaient ramassés sans ménagement, traités comme des sous hommes, dirigés par des sortes de "Kapos", anciens SDF vêtus d'une salopette orange, que l'on avait mis à leur contact sous couvert de travail et de réinsertion. Evidemment, il étaient traités comme des troupeaux ; des trafics minuscules, des mafias et zones d'influence (phénomène inhérent à toute société à l'abandon) s'organisaient.

C'était le phénomène bien connu du « caïdat » ou la loi des petits chefs.

Ces hommes et ces femmes étaient totalement livrés à eux mêmes et j'ai vu ce que peut être l'extrême désocialisation, car ces gens ne recevaient que des coups et des injures. Ils avaient peut-être des droits individuels mais n'étaient évidemment pas en mesure de les faire valoir.

Certes le mode de "ramassage " a changé et le délit de vagabondage et celui de mendicité ont disparu du code pénal en 1994, mais il existe toujours une frange extrême de la société ou les êtres humains sont considérés comme une sous humanité.

Je voulais porter témoignage de ce que j'ai vu car au contact de cette grande misère, je me suis fait une certaine idée de ce que pouvait être l'exclusion sociale. Il était dans mon rôle de les examiner et d'essayer de leur apporter des soins. Je voyais des lésions d'un autre âge, et d'abord celles des personnes qui présentaient des troubles psychiques graves, et qui erraient dans les rues. Elles nous étaient amenées dans la fournée des rafles successives, tant il est vrai que nos structures ne sont pas faites pour mettre à l'abri ces malades sans domicile, porteurs de lésions psychiatriques.

Depuis les années 70, "l'Asile" psychiatrique a disparu et les structures classiques de l'asile ont été externalisées, sous forme d'hôpital de jour, de centre médico-psychologique, de Centre d'accueil et de crise, et ne retiennent plus enfermés des malades chroniques pour le restant de

leurs jours. C'est peut-être une bonne chose car il est exact que livrés à l'arbitraire et au sadisme administratif, ces pauvres gens végétaient leur vie durant, derrière les murs.

Mais si l'on a bien découpé la ville en "secteurs psychiatriques", on est tombé dans un autre système pervers : lorsque je demandais à mes collègues psychiatres de venir examiner ces malades à ma consultation, j'essuyais des refus constants, car il m'était répondu, que ramassés dans les rues de Paris, ils appartenaient à différents secteurs de la ville de Paris, et non à ceux de Nanterre, et que de toute façon, il ne pourrait y avoir de suivi. Ces gens, et pour cause, ne se rendraient pas aux rendez-vous chez le médecin, et de toute façon il n'était pas dans les missions de la psychiatrie de "psychiatriser" la misère. Je restais perplexe avec des malades, souvent violents (n'avaient-ils pas subi eux-mêmes constamment des violences), souvent très alcoolisés et en grand délabrement physique et psychique. Et ils restaient des sans abri, sans logement, sans solution.

De même, je voyais sur eux des lésions monstrueuses, des plaies et ulcères géants, des pansements oubliés depuis des mois, des parasitoses et des lésions dues à l'alcool ; je comprenais alors que ces malades étaient en quelque sorte invisibles aux yeux de la société, qu'ils n'auraient en aucun cas pu profiter des consultations de médecin. S'ils avaient osé pousser la porte du cabinet de consultation, toute la salle d'attente se serait levée et serait partie. Ils ne pouvaient pas non plus aller chez le pharmacien, au café, au restaurant, au cinéma, dans les lieux public... Ils ne pouvaient rester ni dans les gares, ni dans le métro et donc tout se passait comme s'ils étaient devenus invisibles.

Quand on n'existe pas dans les yeux des autres, on n'existe pas non plus dans ses propres yeux, et à force, ils avaient fini par ne plus avoir la représentation inconsciente de leur propre corps. Ils ignoraient l'état de délabrement physique ou psychique dans lequel ils étaient rendus.

Cette notion de perte de la représentation du corps est une clé importante pour qui s'occupe de l'exclusion. Je l'ai retrouvé lorsque plus tard, j'ai eu à m'intéresser aux jeunes gens. C'était dans un autre cadre dans le contexte du SAMUSOCIAL. J'ai vu d'abord des jeunes en "errance" dans la ville avec leurs chiens ; ils sont devenus des figures familières et contemporaines de nos cités, ces jeunes avec chiens. J'ai compris à ce moment que les chiens sont des substituts de corps ; les jeunes exclus du regard des autres n'avaient pas vraiment la connaissance de leur corps et projetaient sur le chien leur désir d'affection ou les rudiments de connaissance de leur être. Ils venaient me voir, par exemple, parce que le chien toussait. Mais ce n'était pas le chien qui toussait, c'était eux, qui étaient dans l'incapacité d'exprimer leur symptôme mais qui le voyaient chez leur compagnon. Un chien, c'est une peluche, une doudoune et ils ne voulaient pas le quitter, comme objet fétiche témoin de leur immaturité affective. Par ailleurs, les chiens sont potentiellement dangereux par leur denture. Ils tenaient ainsi à distance qui voudrait ou aurait la velléité de les aider : jeunes avec chiens, signe d'aliénation, de misère morale et affective. Mais il y avait aussi d'autres jeunes, violents et toxicomanes, phénomène inhérent de notre société contemporaine qui date des années 70.

La toxicomanie par voie intraveineuse est bien un phénomène de notre temps, avec l'apparition de la seringue à usage unique, de la drogue comme produit pharmacologique de synthèse, nouvelle marchandise produite à grande échelle et mise sur le marché. Seule, la modernité pouvait fournir ces ingrédients. C'est ainsi que la toxicomanie a été diffusée sans contrôle.

Certes, les anciennes sociétés connaissaient la drogue, toutes les sociétés d'ailleurs ont connu la drogue, le cannabis ou l'alcool, mais c'étaient des phénomènes sociaux, reconnus et entourés de toutes sortes de parades et d'échanges chargés de sens. La drogue sous sa forme intraveineuse ne répond à aucun des critères précédents ; c'est un phénomène nouveau et monstrueux, qui atteint le psychisme et la relation sociale, durablement et profondément. J'ai vu des jeunes hommes et des jeunes filles qui ne comprennent pas leur corps en user ; ils n'ont jamais établi le mécanisme biologique et les relations entre les comportements à risque, les comportements sexuels ou alimentaires et leur propre organisme.

La représentation de l'image corporelle est un atout essentiel dans le maintien de la cohérence du corps physique, moral et social. Toute une strate d'exclus l'ont perdue ou la perdent.

On voit bien que l'exclusion pour ces personnes dépasse, et de loin, le simple fait de ne pas avoir de travail.

De même la perte de la notion du temps est inhérente à la condition d'exclus. Lorsque l'on n'a pas d'attache affective ou sociale, lorsqu'à plus forte raison, on n'a pas de travail, il n'y a pas de raison d'inscrire son temps individuel dans le temps collectif. Lorsque aujourd'hui ressemble à hier et à tout un passé terne et sans valeur, il n'y a pas de raison que l'on investisse le futur. Lorsqu'on se sent inutile et illégitime au monde, on ne voit pas pourquoi on aurait l'espérance du lendemain, qui sera, on le sait bien, exactement semblable à la triste condition d'aujourd'hui. C'est pourquoi l'exclusion prive les personnes atteintes de ce mal de la possibilité de comprendre le temps. Ils ne viennent pas aux rendez-vous disaient les psychiatres de Nanterre. Ils ont perdu la notion du temps qui passe et leur fixer un rendez-vous dans l'avenir n'a pas de sens.

La perte du temps est aussi un signe de l'exclusion. Quand on arrive, avec bien de la peine, pour un jeune qui n'a jamais travaillé, à trouver un emploi, petit emploi certes, mais qui demande une assiduité, si vous avez une certaine crédibilité à ses yeux, il se tient dans les horaires requis, le premier ou le second jour, mais le troisième jour il ne se rendra pas à l'heure au travail, car il ne sait plus ce qu'est le temps. Et cette notion est même l'une des notions fondamentales que l'on perd lorsqu'on est exclu. On vit un présent perpétuel sans possibilité de donner un sens à l'avenir. On "remplit" le temps par des gestes et du bruit, car on vit "ici et maintenant" ; on sent intuitivement que le futur ne réserve rien de bon.

Perte du concept du corps et perte du concept du temps sont les deux clés qui "font tomber" dans l'exclusion.

Il y a aussi la perte de l'espace, les psychologues (Edward Hall) de l'école de Chicago ont beaucoup insisté sur la dimension cachée de l'espace. Espace intime, espace privé, espace social, espace public... Les exclus sont dans la solitude et les relations établies avec les autres se passent dans un espace neutre (espace social) ou la gestuelle d'approche n'est pas interprétée correctement. Avec la perte de l'espace individuel, les codes sociaux ne sont pas compris, ou mal compris, ce qui enfonce un peu plus ces gens dans leur solitude, dans un monde rendu incompréhensible.

Cette maladie sociale se présente un peu comme un syndrome mélancolique ou l'on ne sait plus saisir les relations complexes (corps, espace temps, codes d'approche) qui régissent l'environnement et qui laisse dans la désinsertion permanente, le sujet qui en est atteint. Dans ces conditions, il n'y a plus de sociologie de groupe, les personnes gravement exclus ne peuvent à l'évidence pas développer de manifestation de groupe.

Mais bien sûr, il existe aussi des personnes moins exclues. Et s'il se manifeste un début de sociologie, c'est autour de la notion de territoire que se développera un semblant de cohésion sociale.

Les personnes sans domicile sont peut être sans domicile, mais elles ne sont pas sans territoire. C'est ainsi, en particulier au Samusocial de Paris, que l'on peut établir une sorte de "topologie" de la grande exclusion, les gens en errance préférant rester sur un territoire connu, où ils sont intégrés dans le quartier. Et l'on peut ainsi créer des liens et établir une sorte "d'Asile sans Murs", en maintenant le contact avec ces êtres complètement désaffiliés.

En revanche, autour du territoire, en l'occurrence le quartier, les jeunes gens dits des quartiers ou des banlieues construisent un comportement social basé sur le caïdat avec des zones d'influence, en particulier commerciales, qui s'établissent autour du trafic de drogue (cannabis) ou de marchandises volées.

On sait depuis le XIXème siècle, en particulier à partir des travaux de Gustave Le Bon, comment se comportent les foules traumatisées ou victimes de crises. C'est un comportement irrationnel qui anime ces entités et qui n'est pas la résultante des comportements des individus. Les sociétés composées autour de la crise ou de traumatismes se comportent sur le mode affectif, émotionnel et l'on voit à la fois apparaître des leaders et, pour maintenir la cohésion sociale, la désignation de boucs émissaires.

Lorsque l'on quitte la grande exclusion et que l'on se retrouve dans une sorte de no man's land, entre la société policée, organisée et la grande solitude, on est dans le domaine de la société du "territoire", celui que je qualifie de "petite exclusion" d'où émerge le phénomène du caïdat. Celui-ci s'organise autour du leader, avec des rapports complexes de pouvoir et d'image ; il apparaît surtout si des enjeux commerciaux viennent se surajouter.

Cette exclusion ou repli sur le territoire amène plusieurs conséquences qui vont renforcer l'appartenance au groupe.

Outre la reconnaissance du ou des leaders et de leurs strates d'influence (cercles de pouvoir, lieutenants, etc...) qui fixe les tactiques inconscientes, outre la désignation des boucs émissaires, ces micro-sociétés sont qualifiées de "conservatrices" et n'admettent pas ou difficilement l'intrusion de nouveaux codes ou de nouveaux comportements. L'apprentissage de l'appartenance se fait par mimétisme et les individus reproduisent à leur échelle, en développant même des conduites courageuses, voire d'abnégation, les comportements habituels aux groupes. Autrement dit, une société se forme sur l'assentiment que les individus qui la composent sont bien conformes aux thèmes et à la tradition que représente le leader ou le chef. C'est le signe même de la socialisation minimum.

Les Strates de l'exclusion

Alexandre Vexliard, un psychosociologue, a fait dès 1957 une description magistrale des quatre phases de l'exclusion, tant il est vrai que l'on est exclu par rapport aux structures existantes et normatives.

La première est dite phase d'**agression**, l'individu constate que les structures et institutions ne sont pas faites pour lui, tout s'est fermé au cours de son parcours calamiteux fait d'une série d'échecs.

Echec familial souvent, échec scolaire, échec d'apprentissage, mais aussi difficultés psychiques, sociales et sanitaires qui lui ont fait comprendre que nulle part il n'a sa place. Et en réaction, il fait preuve d'une grande violence. Cette violence lui vaut un rejet de la part de l'institution et ce rejet engendre l'agression de sa part en une espèce d'action - réaction, qui le précipite, à terme, dans une deuxième phase.

Celle-ci est dite de **dépréciation** ou **dépression**. Le sujet comprend alors que ce n'est peut-être pas l'institution qui est étanche et mauvaise mais que le mal pourrait bien venir de lui. Il commence alors une phase de dépréciation de lui-même qui le conduit bien souvent à l'alcool, la drogue, voire le suicide. C'est une phase extrêmement dangereuse pour lui-même, quoique réversible. Naturellement, il ne passe pas sans transition de la phase I à II, effectuée même des allers et retours, mais finalement accepte une conduite d'échec surtout s'il se fixe dans l'addiction.

La troisième phase est celle de la **fixation**. Le sujet comprend qu'il est condamné à vivre en marge, avec les exclus et les SDF. Il y a alors un travail de sa personnalité et avec le peu de matériel psychique dont il dispose, il opère une re-narcissisation qui lui fait dire qu'il a choisi sa vie. C'est son libre arbitre, c'est la légende "du clochard philosophe". Naturellement personne ne choisit cette vie et il ne faut certes pas s'arrêter à ce discours car inéluctablement on en arrive à la quatrième phase qui est la phase **d'abandon**. Comme son nom l'indique, elle est la phase où la personne ne réagit plus, où l'environnement ne la regarde plus ou elle est invisible aux yeux de tous et donc socialement morte.

A ce moment, elle dépend entièrement des solutions de secours.

Au cours des âges, les sociétés ont réagi pour intervenir sur les êtres exclus et désocialisés. Souvent par la Charité... Souvent aussi par la coercition et c'est ainsi que sont apparus le délit de vagabondage et le délit de mendicité.

L'exclusion des structures, les structures de l'exclusion : la mondialisation du système

Tout commence avec l'Edit Royal du 16 Avril 1656. Le roi prend un Edit commandant "le Grand renfermement". On va mettre derrière les murs de l'asile tout ce qui est marginal, gueux et gens sans aveux, mendiants, fous, estropiés, vieillards traînant dans les rues, délinquants, prostitué, etc... C'est, pour la première fois, une tentative de réglementer au niveau de l'Etat la marginalité et l'exclusion.

Par la suite, on a séparé les malades des biens portants, les convalescents des malades, les fous des personnes saines, les détenus des gens libres, en autant de structures régies par autant de corps de métiers et cette opération a duré les trois siècles suivants l'Edit Royal fondateur. C'est ainsi qu'ont été créés les hôpitaux, les asiles d'aliénés, les maisons de convalescence, les prisons sous leur forme moderne et les personnels y afférant. Il y a eu une véritable **atomisation** du champ social dont les derniers actes ont été la séparation, en 1976, du sanitaire et du social et l'abandon, par l'hôpital, de sa fonction d'hospice, renvoyant vers le monde du social tout ce qui ne relève pas strictement de la santé. Tous les pays occidentaux ont suivi plus ou moins cette tendance. Mais à l'intérieur des structures, d'autres séparations ont eu lieu, si bien que l'hôpital lui-même a été divisé en 55 spécialités : ophtalmo, oto-rhino, stomato, gastro, hépato, gynéco, dermato, psychiatrie, gériatrie, pédiatrie, mais aussi des

diabéto, immuno, etc... Si bien que l'être biologique a été vu par de multiples territoires d'expertise et que l'on a littéralement explosé le champs de la connaissance, de l'investigation et des soins.

La volonté politique de construire des établissements spécialisés avec des fonctions bien définies a permis d'acquérir une grande puissance diagnostique et thérapeutique, mais ces champs d'expertise ont fait que la prise en compte de l'individu dans la société a été morcelée en autant de territoires, qui sont autant d'institutions étanches. C'est pourquoi les personnes qui sont exclues sont toujours vues par le spécialiste du champs de la connaissance dont on pense qu'elles relèvent et se trouvent en quelque sorte renvoyées de guichet à guichet, personne ne prenant en compte la transversalité des problèmes humains vus dans leur ensemble.

J'ai vu un SDF porteur d'un plâtre de jambe renvoyé de l'hôpital avec comme préconisation : « repos au lit, anticoagulant par injections sous cutanée tous les jours, canne anglaise pour la marche », sans dire où et comment ils allaient pouvoir suivre leur traitement. En somme, les exclus sont toujours à côté de la case spécialisée faite prétendument pour leur cas.

Dans les faits, à travers toutes les cités du monde, il n'y a plus d'asile psychiatrique, l'hôpital général n'a plus de fonction d'hospice ; quant aux structures d'hébergement, la condition pour l'acceptation dans ces murs stipule en quelque sorte que le postulant ne soit pas trop déviant, pas trop agressif, pas trop exclu et qu'il présente un projet d'insertion qui lui permette un séjour temporaire en vue de sa future et hypothétique insertion.

Tout revient à une représentation implicite de l'insertion ou de l'exclusion et tout repose, je crois, sur une représentation fantasmée d'une société équilibrée.

C'est à un concept qui date du XIXème siècle que je fais remonter cette représentation, quand les physiologistes ont découvert le principe fondamental de l'équilibre de l'organisme, qu'ils ont appelé **homéostasie**. Un corps humain en équilibre maintient ses équilibres et ses échanges, thermiques ou ioniques, par des mécanismes complexes qui lui permettent de rester en équilibre stable. C'est par analogie, je crois, que l'on a pensé la cité idéale, avec ses échanges marchands, ses produits énergétiques, ses métabolismes. Cette pensée a influencé l'urbanisation qui a fait que l'on a mis hors de la cité les asiles, les prisons, les établissements de vieillards, les cimetières, les champs d'épandage et tout autre produit, déchets ou métabolites. Ce n'est pas la première fois qu'un modèle physiologique a trouvé son application dans le langage et donc dans les idées régissant la vie en société. Ne parle-t-on pas de "l'immunité" parlementaire ou diplomatique par analogie avec l'immunité dont bénéficie l'organisme humain lorsqu'il est en mesure de résister aux agressions extérieures ? L'inclusion, l'insertion, représentent l'équilibre social et tout doit concourir à maintenir cet équilibre de la cité. Ceux qui n'entrent pas dans les cases sont des exclus.

Certes la cité a beaucoup changé, mais l'éclatement en systèmes institutionnels à haute technicité et de grande expertise a permis des diagnostics et des thérapeutiques très brillants, tout en laissant en dehors du système tout ce qui n'est pas conforme, qui ne rentre pas dans les cases ou dont la complexité fait qu'il est impossible de répondre techniquement à la demande. Formulé ainsi ou non, c'est sur ce principe que les toxicomanes ou les sidéens n'ont pas été pris en compte au début de l'apparition du fléau : s'agissait-il de malades ? les séropositifs toxicomanes sont-ils malades ? comment les traiter ? sur quel mode ? C'est la première fois

que l'institution médicale se trouvait en porte à faux avec un problème sanitaire... Il a fallu que les malades eux-mêmes s'organisent en groupe de pression pour que l'on prenne en compte leur demande qui était celle d'un accompagnement, d'une prévention, faute d'une thérapeutique que l'état des connaissances ne permettait pas de donner.

Faute de mieux, la tendance naturelle des sociétés constitue "par défaut" des solutions appropriées pour traiter, sur le mode de l'exclusion, autrement dit de la "quarantainisation", les groupes de malades présentant un danger pour son ordre et son équilibre.

Il n'y a qu'à lire les noms des villages aux abords des grandes villes, pour comprendre comment les sociétés traditionnelles avaient traité les problèmes médicaux ou sociaux qu'elle n'arrivaient pas intégrer « Maladrerie », « Villejuif ». La tendance au ghetto ou à la maladrerie est une vieille tendance qui a traversé les siècles.....

Encore à l'heure actuelle, on le voit aux Etats-Unis par exemple, pour traiter la grande exclusion, on trouve trois dispositifs et seulement trois pour maintenir l'équilibre physiologique de la cité : la prison, le foyer social ou l'hôpital psychiatrique. Quand le système d'aide social est défaillant, les prisons sont pleines. Car on attend, et c'est si facile à obtenir, que les déviants soient délinquants pour les incarcérer ou les faire transiter par l'hôpital psychiatrique... Pour le reste, la charité publique s'en chargera par les foyers et les œuvres de bienfaisance. L'institution a tendance à vouloir tout gérer, tout contrôler et manifeste le syndrome connu en psychanalyse dit de la "toute puissance". Cependant, les humains ne relèvent pas de cette toute puissance ; c'est pourquoi il y a tant d'exclusion au moment même où tous les pays s'orientent vers la mondialisation.

A Nanterre, je comprenais avec amertume cette toute puissance : les pauvres exclus que la police m'amenait n'avaient jamais eu la chance d'exprimer leurs troubles, leurs douleurs ou leurs souffrances devant des personnels ou des institutions péremptoires et rejetantes. Ils avaient essayé de parler mais personne ne s'était occupé d'eux, ils avaient essayé par leurs gestes ou leur violence de dire qu'ils étaient malades mais ils n'avaient pas été compris. Ce n'est que quand ils étaient des corps, des organismes à la dérive qu'ils avaient été pris en compte.

Je voyais bien qu'un clochard n'intéressait personne, mais ce même clochard renversé par une voiture, gravement blessé, était secouru dans les quelques minutes suivant son accident, soigné et dirigé dans les services de réanimation ou de soins intensifs et traité quel que soit son âge, son statut ou sa situation sociale comme pouvait l'être un PDG. Il n'avait pas eu ses chances comme individu, comme sujet. Il avait désormais toutes ses chances comme organisme, comme objet, c'est ce que me montraient les terribles cicatrices de ces corps naufragés. L'institution ne regarde pas les hommes en tant qu'homme, mais comme objet à réparer, par analogie à une voiture, un frigidaire ou une machine à laver qui pullulent dans notre vie quotidienne ; on peut le réparer. Les pièces défectueuses foie, cœur, rein, hanche, peuvent être échangées contre des neuves, la machine étant implicitement faite pour ne jamais s'arrêter.

Notre civilisation est la première civilisation planétaire. D'un bout à l'autre du monde, les sociétés tendent à se construire, dans d'immenses mégapoles sur le même modèle, le modèle qui n'a pas de critères d'inclusion, mais qui sait si bien exclure. C'est le triomphe posthume de "LA METTRIE" et de son homme machine.

Dans ces conditions, on comprendra que je ne sépare pas l'exclusion de la mondialisation. La mondialisation est la généralisation d'une société qui fabrique, par ses instances mêmes, ses concepts et sa façon de penser l'exclusion.

Les grands phénomènes dévastateurs du consensus social

Le phénomène majeur du XXème siècle est un phénomène mondial : la télévision. Peu importe ce qu'elle diffuse, Mac Luran l'avait déjà diagnostiqué : le message, c'est le média lui-même. Son arrivée et son immixtion dans la vie quotidienne a littéralement fait exploser le lien sociétal en s'imposant dans tous les instants de la vie. Il n'y a qu'à ce souvenir que le premier instituteur pour cette génération a été le téléviseur et que chaque enfant passe d'une à trois heures quotidiennes devant le poste de télévision. Tous les instants de la vie, les micro-cérémoniaux comme la veillée ou le repas sont désormais sous le signe de l'image. Il n'y a plus de transmissions de grands parents à petits enfants, d'abord parce que ces générations ne vivent pas dans le même lieu, sous le même toit, mais ensuite et surtout, parce que la transmission du patrimoine culturel ne peut plus se faire. Beaucoup ont écrit sur la télévision et ce n'est pas le lieu, ni mon propos de décrire à mon tour l'étrangeté de cette vie virtuelle, sorte de miroir déformant de la réalité, plus informative que formative, basée sur l'émotion et comprendre l'emprise qu'elle a sur les êtres humains.

Une information fuse à la vitesse de la lumière à travers toute la planète et fait réagir une opinion internationale quasiment au même moment, sur le même thème. La mondialisation a commencé avec le réseau virtuel de l'image.

Je ne parle pas d'internet. Malgré ce que l'on en dit, seule une fraction de cette génération y a accès et y évolue ; mais il est le complément obligatoire de l'interface, entre le monde virtuel et le monde de la réalité.

Son emprise est tellement puissante et forte que le lien même de l'altérité en est atteint.

Pour certains esprits fragiles, le mal que je fais à mon prochain n'est pas aussi important que cela, puisque je mime en quelque sorte, sur un acteur qui joue dans un autre scénario, une atteinte physique, sans conséquence, puisqu'il va se relever et repartir dans son histoire qui n'est pas mon histoire.

Pour avoir fréquenté les jeunes incarcérés à la prison de Fleury Mérogis, du temps où j'étais médecin chef de cette maison d'arrêt, je me rendais bien compte qu'ils n'avaient pas le matériel psychique pour intégrer le monde et pour s'abstraire des rudiments narcissiques pour comprendre l'atteinte infligée à l'autre. Ils mettaient sur le même plan le vol d'une autoradio ou l'arrachage, à la volée, du sac à main d'une grand mère, acte par lequel il ruinait sa pauvre vie. Il n'y avait pas de différence parce que, dans le miroir de la télévision, dans le miroir de la société, ils ne pouvaient capter de différence.

La télévision a marqué une grande déchirure dans les liens sociaux, par sa puissance de conviction et par l'émotion dont elle est porteuse, parce que l'on est bien obligé d'en croire ses yeux et qu'elle décrédibilise l'acte immatériel de l'intérêt pour le prochain.

La télévision, premier facteur de mondialisation, premier fournisseur de tendance et de mode, hors du temps... Comme les exclus qui ne peuvent connaître le temps, le corps et l'espace, la télévision n'a de temps que celui de l'actualité, d'espace que l'espace infini du virtuel qui est

partout et nulle part et pour ce qui concerne le corps, le fait d'être devant le téléviseur le rejette littéralement hors de lui-même.

Ce n'est pas seulement le contenu qui est en cause, c'est le mécanisme destructeur qui empêche la structuration du psychisme et la reconnaissance d'autrui.

On comprend, par analogie à l'exclusion individuelle, que la civilisation de l'image nous exclut forcément les uns des autres, en mimant une réalité plausible qui n'est évidemment pas la réalité matérielle et affective, mais qui devient une référence, par sa propre mécanique et par ses contenus.

La mondialisation se manifeste également et surtout en orientant les axes d'intérêt vers la consommation.

Notre civilisation d'un bout à l'autre de la planète est une société de consommation. Pour qu'une société soit cohérente, chacun le sait ou le sent, il faut qu'elle possède des mythes fondateurs, des rites et des signes. Toutes les grandes civilisations, la chrétienté, l'Islam, les sociétés pré-colombiennes, les grands royaumes ont respecté ces règles sans lesquelles elles n'auraient pu exister.

Notre société, la première civilisation mondiale, n'a pas de mythe fondateur, sinon la vague idée, issue du XIXème siècle d'ailleurs, du progrès, mais entachée par les cataclysmes de l'histoire, comme les grandes idéologies, les deux guerres meurtrières (oh combien) et surtout la bombe atomique. Le mythe du progrès est en train de recevoir des coups fatals avec la méfiance manifestée un peu partout concernant la science et la technologie, les manipulations génétiques ou les désastres de l'environnement. Si bien que notre civilisation mondiale se présente comme une civilisation océanique sans fondement structurel, sans signe de reconnaissance et sans rituels, seulement dirigée vers une finalité omniprésente, la **consommation**. La mondialisation reproduit tous les mécanismes de l'exclusion. La finalité de la consommation est un très étrange objectif : produire pour une consommation de masse nous transforme, dans la perception des politiques, en sorte de tubes digestifs, consommateurs de biens jetables, sans autre valeur que celle d'être dévorée ou jetée dès que l'usage en a fait un produit utilisé. Un produit éphémère perdant aussitôt de sa valeur ; cela a des conséquences dramatiques que j'écris d'une plume hésitante. A ce compte les hommes qui sont potentiellement des donneurs d'organes libérés de leurs entraves et des tabous concernant la sexualité, des hommes et des femmes, et même des enfants, risquent d'être perçus par eux-mêmes et par les autres comme des organismes certes interchangeables, mais aussi, de manière beaucoup plus inquiétant, comme objet de consommation pour être "utilisé", en matière sexuelle en particulier.

Pour pousser les gens à la consommation, on les inonde littéralement de messages basés sur le désir. On fait monter, en une sorte de "mayonnaise" psychique, l'intérêt, par l'émotion, la peur, la pitié, la dérision, l'angoisse ou le désir, au moyen des journaux télévisés ou des magazines, mais surtout par la diffusion d'une publicité omniprésente. Cette publicité, sans cesse réitérée, donne une sorte d'érotisation de tous ses messages ; cette publicité, qui n'est plus la réclame sur le produit même, mais bien l'incitation au désir, fouille sans cesse ces forces de la libido, ces forces archaïques et telluriques pour nous pousser à consommer. On voit bien, par exemple, sur les murs de nos villes, l'image d'un frigidaire accompagné de la vue d'une femme dévêtue. Il n'y a pas de raison que l'on désire un frigidaire mais l'on peut désirer une femme nue ; aussi on se retrouve, par déviation au niveau de l'objet à désirer, posséder ce frigidaire, sorte de leurre de l'objet érotique. Mais l'effet pervers se situe dans les couches les plus

profondes de l'inconscient collectif. En jouant constamment sur le désir, qui est le mécanisme classique de ce média, il arrive qu'en morcelant les catégories de consommateurs, on présente des produits pour enfants avec pour leurre du désir un bel enfant blond vantant par exemple un yaourt. Pour tout le monde, il éveille un désir d'attendrissement, de protection. Pour des psychismes pervers, ce peut-être un encouragement et une stimulation qui revient à jeter la confusion du désir en ces termes : faut-il avoir envie de yaourt ou de l'enfant ? La pédophilie est un phénomène universel, certainement facilité par ces mécanismes subliminaux de la recherche du désir et de la possession. Tout est objet de possession, tout est objet de production et tout est entreprise, même les services les plus évidents et les plus gratuits.

Cette culture d'entreprise a fait que l'objectif admis de tous, et c'est une mythologie datant des années 80, l'objectif universel est l'entreprise, qui dégage, avec un maximum de rendement et un minimum de charges récurrentes, un maximum de rentabilité. Cela se traduit évidemment par une sélection draconienne des travailleurs qui doivent produire, non pas au bénéfice de la collectivité, mais au bénéfice de l'intérêt propre à l'entreprise, le meilleur service, dans la condition optimum de production, avec le minimum de charges salariales.

Ce "tout entreprise" a probablement envoyé dans l'exclusion du travail et des échanges un très grand nombre de personnes à travers le monde, personnes qui seront à la charge de la société si elles n'arrivent pas à se reconvertir.

C'est une nouvelle culture, d'une nouvelle société à l'échelon du monde, qui fait que d'immenses bénéfices sont dégagés et réinvestis dans des valeurs qui ne sont plus celles de la production, mais celles de la spéculation ; les valeurs communes de notre civilisation mondiale sont celles d'une économie livrée à elle-même, sans régulation et sans lois, sinon celle d'un immense jeu qui exclut la perception de la valeur humaine et du fruit de son travail. Mais ce syndrome est bien connu de certaines écoles de sociologie qui voient dans les sociétés des évolutions cycliques : les jeunes sociétés ont des références intuitives, religions vigoureuses, culte de la poésie, traditions orales... Puis, peu à peu, elles acquièrent un humanisme qui permet d'avoir un champs de la connaissance universel ; les acteurs de la société se réfèrent aux valeurs humanistes d'éthique, de mise en cohérence et en perspective des domaines de la connaissance. Puis elles évoluent encore et se spécialisent en expertises de plus en plus pointues. Or les experts n'ont rien à dire ou à communiquer sur ce qui les unit : il n'y a plus de valeurs universelles mais une sorte de grand jeu sociétal, de spéculation aussi bien pécuniaire qu'intellectuelle, ne permettant pas aux profanes de s'y retrouver et condamnant les non-joueurs à évoluer dans la barbarie, puisque aucune autre référence humaniste n'existe.

C'est le syndrome de Byzance glosant sur le sexe des anges tandis que la ville est de toute part assiégée.

Il me semble que le grand jeu de la mondialisation, c'est le jeu spéculatif des économies folles. Elles dérèglent les efforts de cohérence et de production qui sont plus ou moins inspirés par des valeurs éthiques et de protection sociale. Ainsi, la libre circulation des devises, de l'information, la grande et universelle spéculation, attributs de la mondialisation, contribuent à faire de chacun de nous, des "consommateurs-objet", des gens exclus d'un projet transcendant, fédérateur et commun. Dans cette mesure, la mondialisation génère l'exclusion ; mais c'est une exclusion abstraite, difficile à formuler car elle met en cause la définition même de la personne, énigme irréductible, sans cesse questionnant le monde à travers l'altérité.

Notre environnement n'est plus la vie rurale où les différents temps étaient perceptibles, temps cyclique de l'éternel retour, du rythme éternel des champs avec comme le dit l'Ecclésiaste, le temps des semailles et celui des moissons. Notre environnement, c'est la ville, la grande cité, la mégapole...

La ville n'est plus bâtie sur le modèle implicite de la cité idéale recherchant son homéostasie. Elle a grandi dans tous les sens. La voiture a envahi l'espace et les espaces publics se sont réduits au bénéfice d'une certaine idée de l'entreprise. Une gare n'est pas un espace pour se loger, c'est un espace pour circuler, une station de métro aussi ; ce sont des lieux où l'on ne s'attarde pas. Ils obéissent à la conformité de la rigueur et de la performance d'entreprise, ce qui veut dire que les exclus n'y sont pas les bienvenus.

Les flux migratoires, maintenant que la division du monde en deux blocs a disparu, vont et viennent, se fixant dans ces grandes villes, Paris, New York, le Caire, Lagos, Mexico, créant des mégapoles monstrueuses. Le lien social et sociétal se distend dans ce que l'on a voulu décrire comme étant la fracture sociale.

La vie en ville où vivent déjà 85 % d'Européens et où vivra à l'horizon 2030, 60% des habitants de la planète, nous condamne à une exclusion les uns des autres, une exclusion d'un projet et d'une vision humaniste, exclusion qui a pour nom la mondialisation et qui signifie dans une large mesure, solitude, abandon, barbarie.

Mais cela serait le résultat d'un phénomène passif. Il y a des moyens de lutter contre cette fatalité. Nous sommes à la veille d'une bouleversante prise de conscience qui nous permettra de prendre en main notre destinée commune et préparer dans l'espérance ce projet de "vivre ensemble" à l'échelon universel.